

aiguë du Karabouroun, emprisonne dans son demi-cercle les navires aux orgueilleux pavillons divers et les humbles caïques de pêcheurs, amarrés et alignés.

Nous descendons à travers « Salonique la Blanche », qui offre maintenant le trou béant et noir de ses décombres. En bas, le long du quai, une vision moderne. Les violons de la « Tour Blanche », devenue lieu de plaisir. Les cris des camelots, des chargeurs, des débardeurs. Des bottes de foin, des amphores d'huiles, des ballots de paille, hissés à dos de mulets ou à dos d'hommes. Des tramways électriques qui grincent le long des berges. De vulgaires fiacres d'Occident vous transportent dans ce caravansérail. Et le pourboire, que je tends au gamin qui frotte mes chaussures poussiéreuses, un noble mendiant s'en empare, qui s'est contenté d'un coup de chapeau. Ici encore, le vieil Orient se révèle.

Quelques mois après, le 2 novembre 1918. La guerre orientale est terminée et la ville se reprend à vivre. A la synagogue, simple et nue, les Juifs fêtent la déclaration anglaise sur le « foyer juif » de Palestine. Le grand rabbin officie, entouré des représentants des armées victorieuses et du métropolitain orthodoxe. Sa majestueuse barbe blanche descend sur la longue, sur la vaste robe de satin blanc ; le fez rouge, entouré du turban vert sur la tête vénérable, il tire le rideau du tabernacle, il baise la Loi cachée aux regards par son fourreau de velours, par sa chape à clochettes d'argent. En anglais, puis en français, les membres du Consistoire disent leur gratitude aux armées libératrices, et terminent leur discours par le cri de joie, qui n'est plus une prière rituelle, qui est devenu l'espoir réalisable et proche : « L'an prochain à Jérusalem ! »

La vieille Salonique s'en va.

LA NAISSANCE DE LA VIE INDUSTRIELLE. — Toute la Salonique d'autrefois n'était pas cependant enclose entre la mer et la montagne, entre ses nouveaux quais et ses antiques remparts. Dès la fin du XIX^e siècle, au Nord-Ouest, hors des murs et dans la plaine, se montaient des usines. Salonique était gagnée par l'industrie européenne.

Cette industrie n'était guère qu'une transformation des produits fournis par la culture macédonienne, et un peu par l'importation. En 1914, il n'y avait encore que trente-cinq usines d'une force motrice totale de 4 764 CV, y compris les usines du gaz, de l'électricité, des eaux de la ville. Une petite industrie agricole, jointe à une petite industrie de peaux et de tissus¹.

Salonique, qui exportait la plupart des céréales macédoniennes ou celles qui venaient de Serbie, qui en importait d'autre part de Bulgarie, de Roumanie, d'Amérique, en conservait une faible part : son moulin donnait annuellement 35 000 tonnes de farine ; une fabrique de pâtes alimentaires livrait environ 600 tonnes de macaronis. A côté, moulin à huile de sésame (400 t.), fabriques de vins et spiritueux (environ 80 900 hl.). La plus importante de ces industries alimentaires était la brasserie : deux établissements produisaient 70 000 hectolitres avant la Guerre, puis, durant la Guerre, près de 200 000 hectolitres. Il n'y avait pas moins de dix savonneries, qui faisaient venir leur huile de Mitylène, de Crète et de Corfou, qui fabriquaient près de 4 000 tonnes de savon vert, exporté surtout dans les pays balkaniques, Serbie, Bulgarie et Roumanie. Les tanneries sont nombreuses : les unes sont primitives, bassins ouverts pour

1. Cf. *Bulletin commercial de Macédoine*, publié par le Bureau commercial de l'Armée d'Orient, n° 1-21 (septembre 1916-octobre 1918), passim.